

VERDUN Témoignage

80 ans après, elle raconte l'exode de Verdun aux Vosges

Il y a tout juste 80 ans, le 12 juin 1940, la famille de Monique Simonot, comme des centaines d'autres, quittait sa maison de Glorieux avant l'arrivée des Allemands. Monique avait alors 6 ans. Elle se souvient de cet exode.

Le 15 juin 1940, les Allemands marchent sur Verdun. L'armée française en déroute a fait sauter les ponts, détruit les dépôts de vivres et d'essence, le quartier de l'hôtel de ville est en flammes. Mais l'envahisseur entre dans une ville fantôme. En effet, dès le 11 juin, femmes, enfants, personnes âgées sont évacués, l'ordre d'évacuation générale est donné officiellement le 13 juin.

Voir la mer

Parmi ces Verdunois qui doivent tout abandonner pour fuir au plus vite, il y a Monique Simonot. « On est parti en exode le 12 juin, avec nos valises et le strict minimum », se souvient l'ancienne principale du collège d'Ancemont, qui est alors âgée de 6 ans. Elle est la cadette d'une famille de quatre enfants, avec ses deux

frères, sa sœur et sa mère, elles descendent à la gare depuis leur maison de Glorieux. « Papa était cheminot, il n'a pas pu venir avec nous car il était réquisitionné. » Direction la Charente-Maritime. La petite fille se dit qu'elle n'est pas mécontente d'aller voir la mer.

À la gare, comme des centaines d'autres, la famille embarque dans un wagon couvert, un wagon de marchandises à deux essieux et à caisse en bois. « Je me rappelle encore l'inscription en lettres blanches "Hommes : 40 ; chevaux : 8". » Mais le voyage est de courte durée. En gare de Sampigny, le train est bombardé par l'aviation italienne. « On nous a dit : prenez-vous par la main et courez ! »

Quatre jours et quatre nuits à marcher

La famille se réfugie dans une grange au plafond orné de peaux de lapins. S'ensuivent quatre jours et quatre nuits de marche sur les routes pilonnées par les avions allemands.

« Je me souviens avoir dormi la première nuit sous une table chez l'habitant, c'était à Dagonville, je me vois encore me tenir au pied, on avait peur », raconte Monique.



Monique Simonot, 86 ans, a gardé le livre de son enfance, rescapé du pillage de sa maison pendant l'exode de 1940. Photo ER/Frédéric MERCENIER

Les autres nuits se passeront à la belle étoile, dans des fossés. Pour faciliter un peu le trajet, son frère aîné bricole une charrette de fortune, tiré par un cheval errant.

Void, Toul, Vézelize, la famille arrive enfin à Socourt, un village près de Charmes à l'entrée du département des Vosges. « On a été très bien accueilli », se remémore Monique qui, avec ses deux frè-

res, est logée par la famille Jeandel, tandis que sa maman et sa sœur sont abritées par la famille Croizier.

Monique n'a que des souvenirs flous de ce temps passé à Socourt. « On a dû n'y rester que quelques semaines. »

Le chaos au retour

Au cours de l'été, le gouvernement de Vichy lance un plan de rapatriement. Le re-

tour se fera en camion depuis Nancy. À Verdun, la famille retrouve une maison pillée, saccagée. « Il y a fallu tout remettre en état ! »

Heureusement, le père de famille dont personne n'a pu avoir de nouvelles pendant trois mois est de retour en bonne santé.

Dans le chaos de cette petite maison où Monique est revenue vivre à sa retraite, la petite fille se réjouit de retrouver la chatte de la famille mais aussi ses poupées indemnes et surtout son livre de Martin Pêcheur, qu'elle a gardé précieusement jusqu'à aujourd'hui.

Les années qui suivront seront celles de l'occupation, « avec des privations de toutes sortes pendant toute la guerre avec les cartes de pain, sucre, café, viande, textile, vin et très peu de charbon pour l'hiver », comme écrit la mère de Monique dans une lettre datant de 1947.

Et ce jusqu'à ce fameux 31 août 1944, jour de la libération de Verdun par les Américains. Un jour mémorable pour la petite fille de l'époque qui se souvient avoir vu le convoi arriver le long de la Scance depuis les fenêtres de sa maison.

Richard RASPES